

III<sup>e</sup> partie

# LE DISCOURS

La théorie des opérations.

Essai d'explorer une direction ne se soumettant pas à la disposition de la langue et de la parole : la discursivité proprement dite.

La disjonction était l'œuvre de de Saussure et les structuralistes ont développé la théorie de la ~~parole~~<sup>langue</sup>. Référence et usage sont les termes qui permettent de développer l'autre ligne : la théorie de la parole. La disjonction est devenue antinomie, et la 2<sup>e</sup> est liée à cette crise, elle doit penser cette antinomie. Le structuralisme est à cet égard un moment irréversible, nécessaire.

Il faut chercher les moyens de pensée pour faire un nouveau pas : la théorie du discours et des opérations qui emploient la langue dans un acte de parole.

Déjà des des :

Crotel fait ressortir la notion saussurienne de mécanisme de la langue, titre du diag. 6 de la partie synchronique, mais titre non élaboré.

Ce problème n'est pas taxinomique, mais problème de

fonctionnement; le début du chap. le dit: c'est une "activité"; "générateur" est un mot du texte! C'est tout ce qui relève de la combinaison, et ce sont les rapports syntagmatiques et paradigmatiques qui sont étudiés.

- Syntagme = arrangement de mots de une succession  
→ ça ne devrait pas avoir sa place dans la synchronie!  
p. 172s. "On pourrait faire ici une objection: la phrase est le type même des combinaisons syntagmatiques → syntagmes relevant de la parole? - Non, répond des, car il y a bien des combinaisons qui ne sont pas libres → des vers de la langue, alors qu'on peut de me de la définition par synchronie/diachronie elle devraient être de la parole.

(cf. Godel p. 250 (toutes les dernières pages de ce livre sont consacrées à cela, à la question du jeu des combinaisons))

La grammaire est l'ensemble des permissions et des règles qui gouvernent les combinaisons, donc ce que des appellait rapports syntagmatiques et associatifs.

## GRAMMAIRE

Le mot n'a pas encore figuré dans notre étude. Or il représente une grande ambiguïté; chaque auteur l'emploie à sa façon.

- Au sens large, presque synonyme de système de la langue, mais se situe dans une région intermédiaire opposée à la psychologie et à la logique. En effet, la gramm. n'est pas individuelle, elle relève du code; mais elle n'est pas réductible à la logique universelle de l'esprit humain. Elle est formelle par rapport à la  $\varphi$ , elle est contingente par rapport à la logique.

Russell I et Wittg. I parlent de la gramm. de notre langue comme d'une source de malfaçons logiques. Position intermédiaire qui pose le problème  $\varphi$ .

- seconde définition, en un sens plus étroit:

théorie de parties du discours (nom, verbe, pron., adverbe...)

Du côté grammatical s'oppose à l'aspect lexical: c'est la marque du genre, du nombre ou de la voix, de la personne...

le gramm. semble se confondre avec la syntaxe, s'oppose donc à la sémantique. (bien que la

syntaxe ait également valeur sémantique: le pluriel exprime la quantité, le verbe exprime l'action... — mais la notion de sémantique s'est réduite au lexical, chez les ling.)

(cf. Guiraud, La sémantique, 253)

= Ce qui est commun aux deux définitions (grammaire comme structure ou comme système), c'est qu'elles restent au pt. de vue de la classification des éléments. De ce pt. de vue, grammaire est tout ou rien !

Mais un 3<sup>e</sup> sens est né, qui ne concerne ni le tout des éléments ni une partie d'entre eux, mais concerne ce qui n'est pas élément.

opposition entre ce qui est classificatoire et ce qui n'est pas tel, ce qui est du fonctionnement.

C'est Chomsky (voir prochain cours) qui a trouvé et montré cela : comment un locuteur fait-il des phrases nouvelles, de telle manière que l'auditeur puisse la comprendre ?! Aspect créateur : voilà la nouveauté du problème, qui fait appel à notre expérience courante.

La grammaire n'est plus un niveau de signes, pas une strate ou l'ensemble de strates, mais c'est le pouvoir réglé de produire des énoncés.

→ 1<sup>o</sup> méthode d'invention (→ l'adjectif générative à côté de grammaire)

2<sup>o</sup> pouvoir de décider ce qui est correct et ce qui ne l'est pas alternative entre grammatical et non grammatical - il n'y avait jusqu'à

présent d'alternative, aux niveaux de langue.

3° structure statique classificatoire opposée à structure productive engendrant une suite infinie à partir des éléments classificatoires - même deux suites : celle des phrases correctes et celle des phrases incorrectes.

→ la grammaire est l'ensemble des règles qui produisent toutes les phrases correctes, et elles seules.

Cela ne tombe pas dans l'anthropologie structure/événement, car c'est l'intelligence des opérations.

l'étude de la langue et taxinomique (trouver un ordre dans un corpus échu), tandis que la grammaire étudie les opérations, en discerne, en prévoit, amène à voir le fonctionnement des combinaisons.

Il y a un curieux retour, ici, à Cordemoy, la Grammaire de Port-Royal et Humboldt.

Reprise de la grammaire raisonnée des XVII-XVIII s. et de la pl du XIX s.

- le temps qui reste n'est ~~pas~~ pas suffisant pour avec développer cette 3<sup>e</sup> partie.

- Guillaume
- Chomsky
- Théorie du mot gardée pour la fin.

Sur Guillaume, voir le cours de 65/66 qui est plus développé.

## Gustave GUILLAUME

Œuvre marginale par rapport à la ling. officielle, mais dense et précise.

- C'est une ling. du discours (Guil. emploie ce mot, toujours) qui se place au niveau de la morphologie - niveau stratégique et prof. sort.
- Et ces éléments d'expression n'ont pas pour fonction de signifier, mais de rendre possible le discours, mettre les mots en position de phrase → caractère opératoire.

- Il faut donc retrouver un système profond - non d'éléments mais d'opérations. A cet égard, Guil. n'est pas moins constructiviste que Hjelmslev: il reconstruit la grammaire profonde qui guide ce qui apparaît être des exceptions.

- Opérations fondamentales, de type psychologique:  
universalisation, & particularisation...

Cela pose un problème: ne rebroussons-nous pas en arrière?  
Il faut distinguer entre une réaction juste (qui élimine une  $\psi$  de contenus psychiques à atteindre par introspection et donc refuse la notion de signification mentale) et une réaction qui dépasse son but: la  $\psi$  de opérations n'est plus une véritable  $\psi$ ; c'est une noétique, dirait-on mieux.

Il s'agit là de repaire un parcours sous la syntaxe, suivre la construction opératoire et ses éléments. Critiquer cela, c'est inhibiteur, c'est s'interdire de voir qu'il y a des opérations de pensée, sous prétexte d'éviter le mentalisme des contenus de signification.

- Un temps est retrouvé là : ni temps d'univers  
ni temps vécu  
ni temps chronologique  
mais temps des opérations. (C'est la ligne de travail de M. Jauss, de Nanterre)

- Les opérations nous rapprochent du débat de l'homme avec l'univers, non pas du débat de l'homme à l'homme ou la communication. (Benveniste fait souvent aussi des remarques de ce genre; Humboldt aussi).

|| Le d n'est pas avant tout communication et échange entre homme, mais construction par un homme de son univers.

On aurait cru que la grammaire est le plus intéressé à la langue, le plus loin de l'univers.

Mais en fait les signes sont loin de la réalité, et c'est la grammaire qui tente de compenser cette distance et cette absence.



Pour saisir la réalité, exprimer le dicible et le pensable le plus possible, on a la grammaire profonde qui fait effort pour coller à la réalité.



- Guillaume et Cilibrice par son analyse<sup>10</sup> de l'article (1913) et<sup>20</sup> de temps du verbe (1929, Temps et Verbe).

### 10 | Article

les art. français semblent issues d'une sorte de hasard:  
le/la/les, un/une/zéro, du/des/des...

) Zuporka et de l'article déjà me (mettre en parallèle!)  
chez les Anglais!

Il y a deux universels si l'on ne voit pas l'universalité statique, mais la tension entre des universels:

univ. e cours de particularisation et

univ. à l'extrémité d'un processus allant du plus particulier au plus universel.

tension 1 : univ. 1  $\rightarrow$  sing. 1 = art. « un »

2 : sing. 2  $\rightarrow$  univ. 2 = art. « le »

Si l'on considère non le résultat logique mais l'opération de tension, on a besoin d'opérateurs de attraction: c'est l'article.

Celui-ci n'a donc pas de contenu lexical, de "substance"

nominales" (Guit.) mais il opère sur le mot pris seul et se donne comme substance ~~la~~ la tension interne au substantif; un subst. a double tension interne, singul. et universalisation (elle restreint le pensable, ouvre à l'expérience).

U<sub>1</sub> : "un soldat ne fait jamais" (un quelconque)

S<sub>1</sub> : "un homme entra" (un et un seul)

S<sub>2</sub> : "l'homme frappa"

U<sub>2</sub> : "l'homme est mortel"

L'appareil d'un emploi désordonné est ainsi rendu intelligible ds les phases de la réalisation, de l'emploi, par le sens tensif de l'universel.

On peut comprendre aussi qu'il n'y ait pas de pluriel de un puisque c'est le processus de singul.

Et tous les autres points (partitif...) également.

La tension I est l'acte de discernement (l'esprit distingue), la t. II est l'acte d'intellection, d'entendement (cf. Kant: subsumer sous un concept général).

On comprend que l'article s'accroche au nom puisqu'il en éclaire des mouvements internes.

~~Ces~~ Ces opérations adhèrent au nom: l'article les formalise, donc second degré d'abstraction.

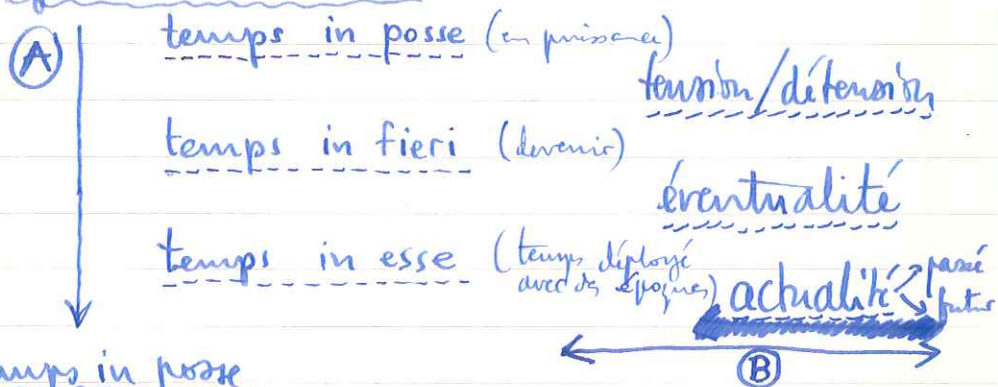
20 / THEORIE DU VERBE in Temps et Verbe

Nous avons ici aussi un enchevêtrement à peine croyable quand on se dit que la représentation du temps est soi-disant linéaire (Kant déjà ~~il~~ disait cette linéarité... or le français a 14 temps de l'indicatif ! - opposition !).

Comment construire en pensée ce qui est construit en langue?  
chronogénèse

On traite ici aussi les formes comme des solutions de problèmes.

systeme à double entrée :



temps in posse

ex. courir, courant, ayant couru : il y a là du temps, (≠ "course")

mais sans que ce soit une époque, un présent d'actualisation avec un passé et un futur. On a désigné par là une tension qui est ouverte, mais qui reste encore entière (dans le rapport

tension/détension, il y a tension 1 et détente 0  
avec "avoir", avec "avoir"  $\frac{1}{2}$  -  $\frac{1}{2}$ , avec "ayant  
couru" 0-1): c'est là l'aspect, = ce qui dans les  
langues sémitiques, et introduit de la conjon-  
gaison même. Le verbe est le potentiel d'une  
action finit ainsi donné.

temps in finit

Je souhaite qu'il vienne / je crois qu'il viendra

action répétée

par rapport à présent.

à l'actualité, mais aspect  
d'éventualité:

aucun rapport

ni plus ou moins transparent  
qui intercepte l'événement:

un degré vers l'actualité, non pas la pleine  
actualité.

souhait, crainte, doute... sont sur

C'est le problème du mode: la visée  
traverse des milieux intermédiaires vers l'actualisable.

Impossibilité d'insérer par rapport à

un présent → une confusion de époques et le subordonné.

Quantum interceptif / Distance d'actualisation:

cette double possibilité d'interprétation de la place de  
l'événement sur l'échelle de l'éventualité explique  
~~les variations~~ les variations de constructions de verbes  
(subj. ou indic.)

temporalité : ici c'est le repère d'actualité qui fonctionne pour distinguer présent, passé, futur.

Mais Gril. a vu que nous avons deux présents :

- l'instance de décadence (ce qui, arrivant, est déjà de l'acquis)

- degré incident du présent (ce qui finit d'être virtuel)

Chacun de ces présents a son passé et son futur : réel et

l'imparfait est le passé du présent décadent,

le passé simple est le passé du présent virtuel et incident.

le conditionnel est le futur du présent décadent,

le futur est le futur du présent incident.

Là aussi, nous avons tensif et détensif :

"j'aime"

"j'ai aimé"

Et le détensif a aussi son passé et son futur.

Il est possible de tout construire raisonnablement si l'on a compris les deux êtres : en profondeur et en extension. On reconstruit l'intelligence souterraine de nos conjugaisons en paradigmes. On retrouve les opérations qui ont trouvé leur équilibre, après résolution des problèmes posés, dans les paradigmes structureaux.

⇒ Quel est ce (morceau nous apprend) de nouveau ?  
le problème d'une grammaire raisonnée  
peut être retrouvé en passant à une  
syntaxe de profondeur, non de surface.

On aboutit à une architecture  
profondément inscrite dans les opérations de l'esprit.  
Et alors:

on voit mieux maintenant comment se compose  
la logique et le hasard:

est une logique non universelle, car notre langue  
a choisi de faire prévaloir la référence à un présent  
dédoublé. — Il y a un système linguistique. Mais aussi:  
il y a des systèmes, car chaque langue a organisé le syst.  
sur un axe (en français: 2 présents; en latin: présent/passé).  
Chaque système de temps à un axe pour base; ~~par~~  
~~rapport auquel~~ le temps linguistique, on le trouve  
par comparaison des coordonnées possibles de  
différentes langues, chaque langue choisissant sur  
ce temps ce qu'elle en veut exprimer par son  
système.

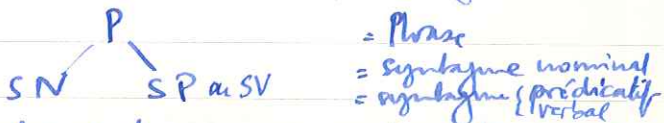
) Un système et des grammaires irréductibles, les  
uns, aux autres: comment est-ce possible?

Ce qui permet d'aller plus loin qu'une grammaire ordinaire qui nous montre une liste de phrases permises avec explications syntaxiques. (On voit tout plusieurs fois : liste de cas, puis plus loin emplois de l'ablatif, puis plus loin manière d'exprimer l'agent de passif → 3 fois autonome l'ablatif! → Conceptions concurrentes de la systématisation mises ensemble, donc le résultat est non systématique). L'essai de Chomsky est de chercher le modèle rendant compte de cet assemblage de règles et non d'un autre, comme d'un tout systématique; avec le plus petit nombre possible d'hypothèses de base et de règles intermédiaires, il faut pouvoir entrer dans le mouvement de génération de notre grammaire (ça sert aussi aux machines à traduire, mais ce n'est pas une raison pour mépriser cela).

→ modèle transformationnel

≠ modèle à concaténation, où on ajoute un accusatif à ad et un ablatif à ab... Une machine peut se faire ainsi, reflétant la surface de notre grammaire; mais il faut aller plus profond : on ne procède en fait pas par addition, mais par transformation engendrant les phrases neuves.

Cet autre modèle dessine, en somme, l'arbre grammatical d'une phrase :



= Attention ! en anglais « phrase » = groupe de mots ayant une seule fonction de la phrase → ici syntagme. Phrase / se dit « sentence ». ~~Le~~ syntagme n'est donc pas ponc au sens saussurien ! =

SN = article + nom ... SV = verbe + adverbe. -

On peut faire de cet arbre une lecture structuraliste, y voir des classes où l'on distribue, où l'on met en ordre en plaçant sous classes les éléments.

Mais si nous faisons une lecture transformationnelle : on voit ces échelons comme des consignes de substitution : P peut être remplacé par SN + SV, SN ~~par~~ par art. + nom, art. par "le" et nom par "train", verbe par "part", adverbe par "bientôt".

Ceci en mathématiquement veut dire que la notion P joue le rôle d'axiome et que l'on a toutes les règles de transformations permettant d'engendrer la phrase (= règles de dérivation, en math.) Avec un certain nombre de règles on aboutit à la phrase comme à un "théorème".

Current Issues... p. 74-80, <sup>64?</sup> 54-65

"John is easy to please"

(facile de lui faire plaisir)

"John is eager to please"

(empresé à plaire)

L'arbre grammatical serait le même → structurellement, on ne ferait pas la différence, tandis qu'en profondeur on en arrive à une construction générative tout autre.

"John" est une fois objet, une fois sujet du "plaire".

Distinguer lois de distribution et lois de génération.



(On voit cette "compétence" véner intuitivement - mais pouvant être analysée scientifiquement - du fait que nous savons remplacer une phrase qui n'a pas été comprise par une autre phrase disant la même chose mais autrement, avec un sentiment intuitif d'équivalence de phrases).

Nous avons une sorte d'inconscient profond productif de règles qui n'apparaissent pas dans la phrase produite mais servent à la produire → qui n'apparaîtraient pas non plus dans une analyse classificatoire structurale.

(Ruvet renvoie à Benveniste, art. sur le génitif qui est engendré par le processus de nominalisation - le génitif et utilisé dans cette génération de la nominalisation.)

Ruvet dit (in Langage, décembre 66) que l'analyse structurale pourra porter sur la phrase une fois produite.

— Rapport avec la grammaire traditionnelle:

radicalisation et formalisation de ce que fait toute grammaire; nous ne recourons généralement à une grammaire que quand on n'est pas de doute, sinon nous nous fondons sur notre compétence irrifléchie et opaque (un sentiment de grammaticalité) — Chomsky veut surtout refaire logiquement le modèle de la compétence.

On reproche, du côté structuraliste, à Ch. de trop se fonder sur le sentiment et le jugement de

grammaticalité des gens — mais Ch. répond que les linguistes ont de toute manière à se fonder<sup>x</sup> sur le sentiment que les gens ont du sens de la langue, même s'ils ne font que la distribution. Ch. retourne au sens, car il faut, pour entrer ds le langage, prendre au sérieux le sentiment de grammaticalité et de sens, sinon on passe à côté du phénomène d.

<sup>x</sup> ne fut-ce que pour l'épreuve de commutation!

le critère de ce qui est phonétique ou non peut être déterminé de l'extérieur; le critère d'évaluation de ce qui est grammatical ou non est donné ds le grammatical, ds le sentiment intuitif du locuteur → il faut reconstruire logiquement ce sentiment, trouver un modèle rendant compte de manière transparente, de toutes les phrases permises et d'aucune phrase interdite.

## Philosophie implicite

1. aspect créateur
2. règles avant contenu
3. aspects universel de l

① c'est ici une reprise de votre chap. sur Genèse et structure  
 Lel est engendrement plutôt que tableau d'éléments:  
 renversement du rapport genèse-structure.

Cela répond à votre expérience immédiate du l : c'est la  
 production, prolifération de forme.

Et cette prolifération est indépendante des règles.

Cf. art. de Chomsky in Biogène 51: échec de l'apprentissage  
 d'une langue sur le mode réflexe behavioriste et sur le  
 mode de concaténation. Humboldt déjà disait qu'apprendre  
 une langue, c'est dominer une méthode générale.

Descartes en discutant in Disc. méth. (V<sup>e</sup> partie) la  
 question de l'automate en réponse à Montaigne,  
 Desc. dit que le l ne peut être produit par l'automate, car  
 le l ne peut être modifié et arrangé conformément à une  
 situation nouvelle par la machine. (Chomsky rapproche  
 cela des machines skimmeriennes, aujourd'hui).

- diversité des arrangements et validité universelle de la raison et donc du langage : voilà ce que la machine ne peut faire.

La grammaire, plus qu'aucune autre partie de A, témoigne de la spontanéité due à par rapport au milieu. Ici le linguiste se retourne contre le logos behavioriste.

### ② priorité des règles sur les contenus

Ici c'est le côté Humboldt, plus que Descartes (car les 2 ne sont pas apparentés); ~~par~~ il nous ramène aussi au schématisme beautien (= méthode pour construire la représentation). L'idée de régle met en place les rapports syntaxe-sémantique : le sens de ce que nous disons est véritablement porté par la structure profonde de notre A; la gramm. est médiatrice du sens (proche de Guillaume (vi), par la gramm., met le mot en position de phrase, donc le rend porteur de sens - et non seulement chargé de valeur relationnelle).

Cf. Chomsky in Diogenes 51 p. 17 - mais il s'agit là d'autres ~~autres~~ exemples.

### ③ Universalité de l'esprit humain

Chomsky: distinction entre structure profonde et structures de surface. Car la str. profonde est

"générale et raisonnée" (XVII<sup>e</sup> s.), non descriptive; elle explique en profondeur par la présence d'opérations universelles, d'activités de l'esprit (psychologie - pas y de contenus!). (Cf. chez Grmill. la y des opérations, cette sorte de noétique universelle)

Cette universalité n'est pas un effet de surface, elle ne touche pas le sens commun immédiat; elle doit être reprise, reconstituée. ("causalité obverse" de Grmillanme, laquelle remonte au profond et s'oppose à la "causalité déverse" qui descend vers la surface) Universalité de construction.

(Projet p. 18)

↳ langues choisissent secondairement chacune, sur le fond de cette universalité; c'est le modèle propre de transformation qu'une langue choisit, mais la structure profonde est universelle (Cf. Grmill. à propos de temps).

(Projet p. 19)

— On revient ici à la fois culturalisme ~~et~~ et structuralisme ⊗ (Whorf...)

↳ axiome de la substance amorphe et de la forme entièrement propre au découpage systématique de telle langue.

⊗ langue propre à chaque culture - langue n'ayant rien de commun.

— la gramm. ne nous met jamais face à un  
amorphe recouvert une forme, mais face à une  
méthode très générale de laquelle chaque langue  
choisit son modèle.

Les exemples structuralistes sur la différence de langues  
portent sur le lexique, tandis que les ex. grammati-  
caux portent sur autre chose.

— Katz et Fodor, élèves de Ch., vont vers la sémantique  
et la phonétique universelles à partir de la  
gramm. universelle.

Les autres linguistes ne savent pas ce qu'ils disent  
car ils recourent à une phonétique universelle des  
traits distinctifs de sons ! Pas un amorphe, donc !,  
sur lequel chaque langue découpe arbitrairement.

Et quant à la sémantique ?

si on dit qu'il y en a une  
universelle, cela voudrait dire qu'il y a un système  
de pensée universel comprenant tous les concepts  
possibles (il faudrait être un super-Hegel !!) —  
mais : nous ne connaissons pas cette sém. univ.,  
mais nous en présupposons un petit bout chaque  
fois que nous faisons une analyse sémantique.

Par ex. l'opposition personne/chose, ou personne qui parle/personne qui écoute, nous l'avons prise extralinguistiquement pour expliquer avec Benveniste le pronom JE/TU/IL → nous avons présumé là un bout de sens. univ. ; de même pour l'article.

Contre un historicisme ~~exagéré~~, Ch. dit que la langue et la condition formelle de la sa formatrice de la culture, obéissant à un modèle universel profond ; c'est ce qu'il appelle/e un langage gênant pour les empiristes !) idées innées (cf. Descartes - mais (?) ← pas Humboldt !): hypothèse rationaliste.

fin du texte de Ch. in Origine —





## Le problème du mot : de la linguistique à l'ontologie.

- A - Notion difficile à placer parmi les unités linguistiques.
- B - Pas un domaine spécifique de la linguistique, mais récapitulation de domaines parcourus (langue, parole, gram.)  
→ insaisissable comme catégorie linguistique propre.
- C - Difficultés propres du mot : la polysémie.
- D - le mot ouvre sur des problèmes extra-linguistiques posés par le langage poétique, cf <sup>que</sup> : création de sens dans le "dire" heideggerien - Manifestation d'être et capture d'être par le sujet -

## A - le mot en linguistique (Martinet et Dégélin)

Problème de segmentation - on ne le voit pas car de la langue écrite, il y a des blancs entre mots ; mais l'unité du mot est douteuse dans le langage parlé.

On peut voir l'unité du mot de l'unité de la signification, de l'idée correspondant au mot. - Mais cela fait problème parce qu'un mot peut admettre plusieurs significations : il y a plusieurs idées réunies de ce mot "anti-constitutionnel".

• parce que certains éléments syntaxiques, comme des prépositions sont devenus lexicaux mais ne sont pas significatifs hors de leur relation à d'autres (= mots

"synsémantiques", "syncatégorématiques", "satellites")  
pseudo-mots -

• parce que des mots peuvent varier de forme, devenir "donne-t-on"

• parce que l'ensemble phonique peut ne pas varier avec la signification: le mot avait-il "je vais" ou "nous allons" ?

• parce qu'on ne peut pas toujours décomposer le mot dans le ruban sonore: on dit généralement que les phonèmes d'un mot sont inchangeables de leur ordre et leur nombre, mais c'est excessif.

— Si l'on élimine le sens, pour voir le noyau sémantique du mot, le mot est introuvable! On est alors tenté de revenir à l'idée de mot et se contenter du signe minimum, la monème (= ce qui provient d'un unique choix) qui a forme et sens. "Il y a autant de monèmes que de choix" (p. 52), et un mot peut n'être qu'un monème ou plusieurs ou aucun. ~~le mot~~

Problème de l'unité de sens:

unité idéale de validité (cf. questions de Brege et Vassal par la II<sup>ème</sup> partie) - logique de la signification d'établir.

B - le mot passe par la langue, la parole, le discours

LANGUE:

le cours de des. roule sur les mots, toujours, des lexic. peut lexical. la notion de valeur est donnée par le mot.

Théorie du signe pour situer le mot & la signification de unités minima.

Théorie des champs sémantiques (Ullmann) dans laquelle le mots prennent significations relationnelles en synchronie (analyses de Tröter et de Porzig); définition de mot & un système: sémantique structurale.

PAROLE:

le mot est unité de signification contemporaine de la phrase, car de le lexique = de la langue, il n'est que valeur différentielle. En position de phrase, il prend une valeur désignative, il participe à l'intentionnalité de la phrase, à sa référence. la différence se place non plus entre signes, mais entre sens et référence (Frege, Husserl; Russell quant aux "noms logiquement propres"; Strawson, "On denoting").

- Il faut traiter deux fois le mot: en schéma (Hjelmslev) de la langue, et en usage. la forme et le sens (Benveniste): la forme est de la langue, le sens est présent de l'instance de discours.

cf. aussi P. Firth (?)

La lexicologie ne s'occupe pas de premier aspect, avec importance des changements sémantiques, - tandis que la ~~lexicologie~~ ~~lexicologie~~ valeur d'usage est analysée par référence au contexte. ~~la signification~~ du mot est une fois intérieure au mot (valeur du mot en référence à un autre) et une fois extérieure, ouverte au contexte.

Les deux méthodologies sont sans contradiction car l'une est linguistique des schémas, l'autre est sociologie de l'usage; le problème "sens et signification" (ici au sens de Frege) est la différence des ~~positions~~ ~~positions~~ ~~positions~~ : le sens, c'est l'unité qu'il représente de la système - mais le mot est aussi apte à des variations de "significations", de "références", à des expériences toujours nouvelles. Identité et multiplicité de sens.

Pas isolé un côté: le mot n'est pas seulement unité, mais n'est pas non plus seulement usage libre.

### DISCOURS:

Le mot ne peut entrer en phrase qu'en devenant partie du discours: le sémantique pur ne peut apparaître de nos langues, il doit se revêtir d'une certaine quantité de grammatical. Le mot ne lie pas seulement linguistique et sémantique, mais aussi

sémantique et syntaxe (Grimshaw, Chomsky).

Chez Chomsky c'est parce que le mot supporte les fonctions grammaticales, peut manifester son contenu sémantique : sémantique et phonologie sont soumis à la ~~syn~~ grammaire générative.

## C - La polysémie du mot.

C'est difficile à traiter en linguistique, car cela contredit l'idéal de l'identité de sens avec relation bi-univoque entre signifié et signifié (Un mot - un sens).

Les Sophistes ont déjà rencontré ce fait. Et Socrate a dû conjurer cette polysémie : comment tenir l'identité à soi-même du mot ? (cf. Platon, Protagoras : comment une idée peut rester *en soi* *to auto*) - Platon lutte pour l'identité contre le sophiste mais aussi : Platon lutte contre l'Éléate pour la pluralité de la signification (Théétète : s'il y a seulement identité, il y a impossibilité d'attribuer un prédicat à un sujet). La seule identité amènerait des tautologies seulement : une idée doit participer à d'autres idées. (De là les 5 genres du Sophiste //, où "l'Autre" intervient).

Aristote : où la contradiction entre les 2 exigences

éclate. Métaph. Z: pour l'identité contre les Sophistes.  
(Aubenque a bien montré cela). L'identité de  
discours est ancree ds l'identité de l'être avec  
lui-même, ds l'essence; mais à son tour cette notion  
d'être, qui fonde l'identité, "se dit de multiple  
façon". Le problème du dire de l'être réintroduit  
une disparité contre l'identité (cf. § 1-3 du livre  
des Catégories qui concerne les synonymes et les homo-  
nymes, c'est-à-dire le problème de langage de l'être: les  
catégories ne sont ni en désordre ni en ordre genre-espèce,  
mais ds une autre sorte d'ordre: ~~pas~~ év. Il faut être  
par être tel ou tel.)

La polysémie n'est pas un hasard de d ni  
l'indice d'une pathologie de d: elle a psd. de fonction-  
nel. Elle n'est pas seulement de fait mais de droit,  
comme le montre la recherche d'une polysémie  
réflée ds la justification de catégories (= fondement de  
~~tout~~ tout d sur quoi pu ce soit qui est).  
Equivocité de l'être — polysémie de d.

Plusieurs approches de cette polysémie:

1) Linguistique saussurienne (suivez surtout, Bailly par ex.)  
 Théorie du signe comme signifiant + signifié, d'après Ullmann  
 aussi, qui part de cette bipolarité pour définir la polysémie.  
 C'est une discordance du signifiant et du signifié : un  
 non pour plusieurs sens ( $\neq$  synonymie : plusieurs non  
 par un sens). Aventures distinctes du signifiant et du signifié.

- Mais tant qu'il reste un "noyau sémantique" (Martinet),  
 il y a une sorte de stabilité qui est maintenue, même s'il  
 n'y a plus de simplicité interne, s'il y a ouverture à une  
 multiplicité contextuelle.

Cet "un multiple" fait l'extrême subtilité de la texture du  
 mot.

Il faut un pt. de vue dépassant l'opposition synchron./diachr.  
 pour saisir la polysémie : une relation dialectique de deux.

On peut décrire la polysémie synchroniquement comme  
 pluralité des sens existants d'un mot; mais c'est à cause  
 de changements, de transferts de sens qu'il y a synchroni-  
 quement polysémie. Ce transfert est diachronique.

La polysémie est projection, sur la surface du langage,  
 des transferts diachroniques.

Cela nous mène à de voies originales pour rendre compte  
 de cette polysémie réglée. Ullmann parle de panchronie.  
 Le mot a pouvoir d'accumuler sa propre histoire : le mot

contient un "accumulating process", avec risque (à la limite) de surcharge qui amène un mot à signifier trop voire à signifier le contraire de lui-même. (C'est ce qui arrive aux symboles, qui peuvent signifier de contraires). Mais d'autres mots limitent, or la structure de champs sémantiques, la valeur de tel mot qui ~~va vers une~~ trop grande expansion. → (Très)

Si l'on compare le champ à une mosaïque, on a une fausse image, car les mots ont à la fois expansion, recouvrement de significations, et limitation des foyers de sens.

le processus créateur est du côté accumulateur; la structure pour sa part n'est pas créatrice, elle est limitative.

Un sémanticien un peu oublié, Urban, est cité par Ullmann comme le premier à avoir pensé dans cette direction: le signe doit pouvoir désigner une chose nouvelle sans cesser de signifier ~~une~~ la même chose qu'avant — c'est un signe et la possibilité de faire une attribution analogique, un danger d'ambiguïté et une utilité fonctionnelle.



## 2- Jakobson : "méaphore et méonymie"

Passer au point de vue du process, du fonctionnement, du "mécanisme de la langue" (de S.); de S. disait que ce mécanisme peut être soit syntagmatique, soit paradigmatique, associatif ou substitutif; donc deux axes.

↳ sphère de similitude à laquelle appartient le mot utilisé.  
Jakobson a travaillé sur cette distinction (p. 40-42 des ELG) :  
concaténation / sélection.

Pour notre problème sémantique-symbolique :  
les rapports de concaténation sont syntagmatiques, les autres sont sémantiques (similitude - pas seulement opposition!).  
Le process méaphorique part de cette similitude : ce phénomène est fondamental, pas seulement une forme de rhétorique.

Méaphore et méonymie = 2 process chevêtrés qui font l'unité du sémantique et du syntagmatique.

Jak. se fonde aussi sur Pierce, théorie de l'interprétation, d'un signe par un autre signe du d (qui ressemble à la question platonicienne de la communication des sens).  
C'est le fondement de la définition - et aussi de la méaphore qui est un cas de cette interprétation.

Dans la langue, il y a syntagme et paradigme; ils sont enchaînés dans le procès de parole:

Greimas (sémiot. struct.) — dont il est trop brièvement mentionné ici, hélas, alors que c'est un travail de renouvellement et considérable: changement de niveau; travaille sur les sous-signes, non sur le lexique; reconstruit les significations, selon les contextes. Greimas donc lie le mot au contexte pour en faire apparaître les variantes contextuelles.

Reconstruction de relations, tenant compte de "effets de sens".

| le mot est comme un échangeur entre le système disponible et l'acte énonciatoire de parler.

la phrase est transitoire comme événement; mais le mot ne l'est pas, il retourne au système et lui donne une histoire.

Grâce au mot, la langue est à la fois structure et histoire, car le mot a ce processus cumulatif.

En employant un mot à sens multiple, le contexte soit réduit à une "isotopie" (Greimas), soit laisse passer la multiplicité.

L'isotopie est le plan sur lequel se situe l'ensemble du discours (en anglais "topics").

Un contexte fonctionne comme crible: les mots ont sens multiples, mais nos discours ne sont pas tous équivoques: ils ne laissent passer généralement qu'une ligne de sens; mais un à richesse, "à en fête" (Wittgenstein), c'est le à poétique où on laisse passer toutes les possibilités de sens d'un mot.

↳ le rère,  
le poème,  
le mythe

Comme à un palimpseste...

Si on n'aborde pas le à symbolique avec de bonnes catégories linguistiques, on peut se tromper beaucoup, car symbolisme  $\neq$  polysémie. La polysémie est quelque chose de beaucoup plus vaste que le symbolisme: il y a toujours polysémie, et c'est parfois que la phrase laisse passer cette richesse de sens qui fait le discours symbolique.

est la richesse sémantique de nos mots  
qui fait que le  $\lambda$  médiatise une expérience  
variable.

le mot est médiateur entre le Tsdos du  $\lambda$   
(unité cognitive de sens) et son sol : l'im-  
mensité de l'expérience.

Il y a dicibilité des ~~des~~ expériences de la  
polyémie du mot. Nous sommes au seuil  
de la nouvelle praxis [dire et parler].